

LOUIS BAZIN

(Paris)

L'observation de Kāšgarī sur le traitement de *y*- initial dans les parlers Oğuz et Kipčak. Discussion

Dans la partie introductive de son *Dīwān*... évoquant les variations dialectales des parlers turcs, Kāšgarī signale notamment que les Oğuz et les Kipčak «transforment *yā* initial des noms et des verbes en *alif* ou *īm*» autrement dit que là où, dans les autres parlers turcs (dont le karakhanide, norme de cet auteur), on a *y*- initial suivi de voyelle, on a chez les Oğuz et les Kipčak la seule voyelle, ou *īm*. Il donne comme exemples, pour la première «anomalie», *ālgin* «voyageur» au lieu de *yālgin* et *ilīg* «(eau) chaude» au lieu de *yilīg*; pour la seconde, *īncū* «perle» au lieu de *yīncū* et *joğdu* «longs poils (de barbe) du chameau» au lieu de *yoğdu*.¹

Sauf pour *yoğdu*, terme technique rare sans étymologie turque, dont les variantes témoignent d'un emprunt.² les autres mots de cette liste sont bien attestés avec *y*- en turc ancien (épigraphique, uygur, karakhanide) et leurs origines sont claires: *yīncū* est un emprunt au chinois, *yālgin* un dérivé de *yāl*- «trotter», et *yilīg* un dérivé de *yilī*- «s'échauffer»³. On remarquera toutefois que *yīncū* et *yoğdu*, les deux seuls exemples pour *ī*-, sont des emprunts, sans étymologie turque (pour le premier, cf. russe *žemčug* «perle», lui aussi du chinois), ce qui invalide leur témoignage pour le comparatisme interdialectal turc ancien. De plus, des deux seuls autres mots considérés comme à *ī*- initial dans l'index turc du *Dīwān* établi

¹ Kültür Bakanlığı Yayınları/1205: Kāšgarī Mahmud, *Dīwānū Lūgati't-Türk*, Tıpkıbasım/Facsimile, Ankara 1990; fol. 13, p. 26.

² Sir Gerard Clauson, *An Etymological Dictionary of Pre-Thirteenth-Century Turkish*. Oxford 1972 (ci-après: Clauson); p. 899 a-b.

³ Besim Atalay, *Dīwānū Lūgat-it-Türk*, T.D.K., Ankara 1939-1943; 3 volumes + Index (*Dizin*); ci-après: Atalay; -III, p. 91.

par Besim Atalay⁴, «*cılday*» et «*cigi*», la lecture du premier est contestable: on peut aussi bien lire *çılday* et la seule raison du choix de «*cılday*» qui est avancée est l'existence, en turc anatolien, d'une forme *cidav(u)* 'büyük çiban'; mais il y a aussi une forme *çıdağı*⁵, et dans le *Dīwān* lui-même on a *çildeğ* dans le même sens (tumeur purulente du poitrail des chevaux, qu'on traite par cautérisation)⁶; il s'agit en fait d'un mot à *ç-* initial. En définitive, le seul mot du *Dīwān* où l'existence d'une alternance *y-/j-* dans un parler turc au XIe siècle se trouve valablement signalée est *yigi/jigi*. Kāšgarī précisant ici qu'il s'agit bien de la prononciation du *jīm*, au lieu de *yā*, et renvoyant à ce qu'il en a dit à propos des Kipčak (il ne mentionne plus les Oğuz).⁷ Le sens du mot est «solide», «serré», en parlant d'une couture, mais, à côté de cette acception technique, qu'on retrouve dans l'osmanli *yiv* «ourlet», *yigi* a la valeur plus générale de «dense» (kazak: *žigi*, *žii* «dense» et «fréquent»). Or, c'est bien le même mot qui, au XIVe siècle, sous la forme *yiv*, est glosé, 'dikke', «épais», dans le *Codex Cumanicus*.⁸

Nous voici devant un paradoxe: le seul exemple donné par Kāšgarī au XIe siècle et résistant à la critique pour attester l'alternance *y-/j-*, plus précisément le passage de *y-* à *j-*, en kipčak, est au XIVe siècle à initiale *y-* dans le coman-kipčak du *Codex Cumanicus*, où d'ailleurs tous les mots à initiale *j-* sont des emprunts arabo-persans, et où tous les mots d'origine turque conservent leur *y-* ancien.⁹ Il en est de même, au XIIIe siècle et au début du XIVe dans la langue kipčak des Mamlouks.¹⁰

Plus généralement, on ne connaît, que nous sachions, aucun texte turc antérieur à la grande expansion mongole des XIIIe et XIVe siècles attestant un passage régulier de *y-* à *j-* à l'initiale. Ce phénomène n'est constaté que dans des parlers vivants sur lesquels on n'a des informations systématiques qu'à partir du XIXe siècle et qui ont subi une influence du mongol, comme le nogay, le kirghiz, le kazak et le kara-kalpak.¹¹ Encore faut-il introduire des nuances dans cette constatation. Ainsi, il y a des variations dialectales en nogay (*j-* ou *y-*), et des parlers kirghiz à *y-* initial, comme ceux notés par Radloff au dernier tiers du XIXe siècle.¹² On pourrait ajouter les fluctuations entre *j-* et *ž-* en kazak et en kara-kalpak, mais ce sont là des nuances d'articulation de faible importance.¹³

Il reste, en tout cas, pour le XIe siècle, que rien ne vient confirmer la remarque

⁴ Atalay, III, p. 240 & I p. 477; *Dizin*, p. 128.

⁵ T.D.K., *Söz Derleme Dergisi I*, Ankara 1939; pp. 257 a & 331 b.

⁶ Atalay, I, p. 477.

⁷ Atalay, III, pp. 25, 216, 229.

⁸ K. Grønbech, *Komanisches Wörterbuch*, Kopenhagen 1942 (ci-après: Grønbech); p. 124.

⁹ Grønbech, pp. 98-99 & 109-134 («ğ» pour *j-* et «j» pour *y-*).

¹⁰ *Philologiae Turcicae Fundamenta. I*, Mainz-Wiesbaden 1959 (ci-après: P.T.F.I); pp. 74-87 (O. Pritsak).

¹¹ P.T.F.I, pp. 455-457 (K.H. Menges).

¹² Wilhelm Radloff, *Proben der Volksliteratur der nördlichen türkischen Stämme*, V. Dialect der Kara-Kirgisen: St. Petersburg 1885.

¹³ P.T.F. I, pp. 448, 456-457 (K.H. Menges).

de KāšġarĪ (qui, pourtant, n'a pas pu inventer la chose) sur le passage de *y-* à *ĵ-* en kĪpĀak. Quant à son extension de cette remarque aux Oġuz, elle est radicalement infirmée par l'état ultérieur des langues oġuz (vieil-ottoman, ottoman, azerbaïdjanais, turkmène), où *ĵ-* n'apparaît que dans des emprunts étrangers, essentiellement arabo-persans, épisodiquement mongols. Cela est si évident, qu'il n'est pas la peine d'y insister.

Comment, donc, expliquer les observations de KāšġarĪ? Le sérieux de ce «père de la turcologie» exclut, à notre avis, toute affabulation de sa part. Comment, d'ailleurs, aurait-il pu inventer une évolution de *y-* en *ĵ-* qui sera, au moins partiellement, constatée à l'époque moderne dans plusieurs parlers turcs, et pas seulement kĪpĀak?¹⁴ Cette évolution est un phénomène phonétique répandu (par exemple dans les langues romanes, pour *i-* consonne latin passant à *ĵ-* comme en italien, puis à *z-* comme en français). On ne peut donc exclure une tendance semblable dans certains parlers turcs du XI^e siècle. S'il est raisonnable de penser que l'influence du mongol (où le correspondant du turc *y-* est régulièrement *ĵ-*) a pu renforcer cette tendance et la faire aboutir parmi des turcophones en contact prolongé avec des Mongols, elle pouvait préexister à ce contact. Une langue d'origine kĪpĀak, le tatar de Kazan, confirme cette hypothèse: *y-* initial *y* est régulièrement devenu *ĵ-* devant *i* (ancien *ä* ou *e*), ainsi que devant *äy* (ancien *ay!*) et devant *ïy* (ancien *ig!*): *ĵil* «vent» (de *yäl*); *ĵir* «terre, lieu» (de *yer*); *ĵäy* «été» (de *yay*); *ĵüy-* «amasser» (de *yüg-*); mais *y-* se maintient ailleurs: *yaz* «printemps», *yil* «année» (le groupe *yī* est conventionnellement noté par *E* cyrillique = *ye!*), *yul* «chemin» (de *yol*), *yort* «habitation» (de *yurt*), *yünäl-* «se diriger vers...» (de *yönäl-*), *yöz* «visage» (de *yüz*); l'ancien *yi-* est passé à *ye-*: *yegerme* «20» (de *yigirmi*), *yeget* «jeune homme» (de *yigit*). Ces diverses évolutions de *y-* n'ont rien à voir avec une influence mongole, et il n'y a, alors, aucune raison d'attribuer à cette influence les cas, spécifiquement tatars, où *y-* est devenu *ĵ-* (dans *ĵil*, *ĵir*, *ĵäy*, *ĵüy-*, ci-dessus). Ceci d'autant plus que *ĵ-* de certains mots d'emprunt devient *y-*, ainsi dans *yumart* «généreux», du persan *ĵavānmard!*¹⁵

Le tatar de Kazan nous fournit, à mon avis, un exemple d'une langue kĪpĀak où *y-* a évolué vers *ĵ-* de façon spontanée en contexte palatalisé (devant *i*, *äy*, *ïy* secondaires), mais non ailleurs, ce qui représente une *tendance*, et non pas une mutation générale. On peut donc, devant le témoignage de KāšġarĪ, supposer qu'au XI^e siècle il y avait, dans certains parlers kĪpĀak, ou même oġuz, des tendances vers le passage de *y-* à *ĵ-*, notamment devant *i* (*ĵinċü*, *ĵigi*), qui n'ont pas abouti en coman, ni en kĪpĀak des Mamlouks, tout en subsistant peut-être dans d'autres parlers kĪpĀak, et qui ont avorté dans les langues oġuz ultérieurement connues.

Il ne faut pas pour autant croire que l'évolution de *y-* en *ĵ-* était, au XI^e siècle,

¹⁴ Voir index *P.T.F. I*, p. 787.

¹⁵ Voir ces mots dans: Akad. Nauk SSSR, *Tatarsko-Russkij Slovar'*, Moscou 1966; pp. 144 & sq., 185 & sq., 691 & sq., 698 & sq., 755 & sq.; orthographe cyrillique non phonologique; voir tableau: *P.T.F. I*, p. 410, pour *ye*, *yü*; *yu*, *yü*; *ya*, *yä!*

la norme du kipčak et de l'oğuz, ni en tirer certaines conséquences historiques, comme l'ont fait certains auteurs. Ainsi, René Grousset, à propos des Oğuz:¹⁶

«Les linguistes rangent ces Ghouzz avec les anciens Kimäk du moyen Iénisséi ou de l'Obi, avec les anciens Qiptchaq depuis émigrés en Russie méridionale et avec les Kirghiz modernes, dans un groupe turc particulier, qui se distingue des autres peuples turcs par le changement de l'y initial en *dj*.»

René Grousset n'est pas responsable de cette opinion que ne sauraient aujourd'hui partager des turcologues avertis. Il l'emprunte à W. Barthold, et se réfère dans une note «Barthold, Kipčak, Enc. Isl., 1082» à son article sur les Kipčak dans la première édition de l'*Encyclopédie de l'Islam* (Leyde, 1913-1942). Or, il est maintenant bien établi que les Oğuz migrant vers l'Ouest étaient une partie des «Neuf-Oğuz», *Tokuz-Oguz*, dont la tribu royale était celle des *Uygur*, et qui habitaient dès avant le VIIe siècle dans le Nord de la Mongolie (notamment dans les bassins de la Tola et de la Selenga). Quand, en 744, les *Uygur* remplacèrent dans la domination de la Mongolie les *Türk* proprement dits, ils réalisèrent cette conquête en restant à la tête des *Tokuz-Oguz*. Les inscriptions runiformes érigées en Mongolie par les *Kagan Uygur* ne laissent aucun doute à ce sujet.¹⁷ Quand, en 840, les Kirghiz du Haut-Iénisséi conquièrent à leur tour la Mongolie, les *Uygur* se replièrent avec le gros de leurs troupes vers les T'ien-chan et les oasis du bassin du Tarim. Bien qu'à partir de cette époque le nouvel Etat qu'ils dirigeaient ait été appelé celui des *Uygur* dans les sources chinoises, les géographes arabes l'ont appelé celui des *Toquz-ğuzz*¹⁸, c'est-à-dire «des *Tokuz-Oguz*». Mais, dans les désordres qui suivirent l'invasion de la Mongolie par les Kirghiz, une partie des *Oğuz* fut séparée de l'Etat Uygur, puisqu'au Xe siècle la géographie persane *Hudūd-al-alam* signale des *Ğuzz* dans les steppes au Nord du Lac Balkaš.¹⁹ Quand Kāšgarī, à partir de 1072,²⁰ rédige son *Dīwān*, les Seldjoukides *oğuz*, après avoir conquis le Khorassan, puis l'Iran, sont entrés en Anatolie. Les Kipčak, venus du Sud-ouest de la Sibérie en passant par le moyen Irtiš, les suivent de près, et sont

¹⁶ René Grousset, *L'Empire des Steppes*, Paris 1941 (ci-après: Grousset); p. 203.

¹⁷ La plus complète de ces inscriptions et la première connue est celle de *Šinc-usu*, éditée et traduite par G.J. Ramstedt, *Zwei uigurische Runeninschriften in der Nord-Mongolei*, Journal de la Société Finno-ougrienne XXX, 3, Helsinki 1913; pp. 10-63; cf. pp. 12-13: *tokuz-oguz bodunimın terü-kobratı allım* «J'ai vite rassemblé mon peuple, les Neuf-Oguz» (2e Kagan Uygur, ca. 742).

¹⁸ Wilhelm Barthold, *Orta Asya Türk tarihi hakkında dersler*, İstanbul 1927; trad. allemande: *Zwölf Vorlesungen über die Geschichte der Türken Mittelasiens*, Berlin 1935 (Supplément à la revue *Die Welt des Islams*); nous citons d'après l'adaptation française (ci-après: Barthold): *Histoire des Turcs d'Asie Centrale*, Paris 1945; pp. 41-44; hypothèses dépassées à cette date, mais que n'a pu réviser l'auteur, décédé en 1930.

¹⁹ V. Minorsky, *Houdūd al-alam: «The regions of the World»*, traduction et commentaire du texte persan, Oxford 1937; p. 311; carte p. 307; cité par Grousset, p. 203.

²⁰ Louis Bazin, *Les dates de rédaction du «Divan» de Kāšgarī*, Acta Orientalia Hungarica VII, 1, Budapest 1957; pp. 21-25.

en train de les dépasser par le Nord.²¹ Les deux peuples sont en contact. KāšġarĪ, dans sa présentation des turcophones, les place à côté l'un de l'autre, et sa carte, quoique très schématique et assez confuse, fait de même.²² Il signale aussi entre leurs parlers deux particularités communes: dans le traitement de *y-*, comme nous l'avons vu, et dans la présence de *b-* initial au lieu de *m-* des autres parlers turcs quand la première syllable se termine par *-n* (*bān* «moi», *būn* «soupe», au lieu de *mān* et *mūn*)²³. Or, cette dernière particularité n'est confirmée ultérieurement dans aucune langue kīpċak (toujours *m-* en syllable initiale fermée par une nasale), et ne l'est, dans les langues oġuz, qu'en turc anatolien, qui a conservé *bān*, avec *b-* ancien, alors que l'azerbaïdjanais et le turkmène ont *mān*.

Si nous en venons au second type d'évolution de *y-* (après *j-*) signalé par KāšġarĪ à la fois en oġuz et en kīpċak, à savoir la disparition (*ālgin*, *īlīg*, au lieu de *yālgin*, *yīlīg*), nous en trouvons confirmation, pour les parlers oġuz, dans l'anatolien et vieil-ottoman *īlī*, ottoman *īlīk*, azerbaïdjanais *īlīk* «tiède», et, pour les parlers kīpċak, dans le karaïm de Troki *īlī*, mais *y-* est conservé en turkmène (*yīlī*), et dans la plupart des langues d'origine kīpċak: tatar *yīlī* (ou *jīlī*?), nogai (standard) *yīlī*, de même qu'en kumuk, etc., *y-* devient *j-* en karaċai-balkar: *jīlī*. En fait, il y a hésitation dans les deux groupes, sans que l'on puisse déterminer une loi phonétique. Le problème du *y-* amui, symétrique de celui du *y-* prothétique, est une vaste question, qui dépasse le but du présent article.²⁴

Il ressort, en tout cas, de la confrontation entre les observations de KāšġarĪ et les données ultérieures, qu'une partie des parlers oġuz et kīpċak du XI^e siècle présentaient des hésitations entre *y-* / 'zéro' / *j-*, sans que l'on puisse pour autant en tirer des conclusions générales. Remarquons d'ailleurs que le kara-khanide lui-même présentait des hésitations entre *y-* et 'zéro': *yašuk* / *ašuk* «casque», *yīgla-* / *īgla-* «pleurer», *yīpar* / *īpar* «parfum», etc...²⁵; mais il n'hésitait pas entre *y-* et *j-* (absent), conforme en cela à la tradition littéraire des *Türk* proprement dits et des *Uygur*, continuée par le turc écrit d'Anatolie, l'osmanlı, et, plus généralement, les langues oġuz postérieures au XI^e siècle.

Il importe, de toute façon, de démentir l'opinion prématurée, controuvée depuis par les progrès de la philologie et de l'histoire turque (parce que fondée sur des faits épisodiques et éphémères), des «linguistes» évoqués par R. Grousset sous l'autorité de W. Barthold (qui n'était pas lui-même linguiste), selon laquelle les Oġuz formaient avec les Kīpċak et même les Kirghiz (chez qui le traitement de *y-* en *j-* a effectivement prévalu) «un groupe turc particulier» se distinguant par l'évolution vers *j-* d'un *y-* ancien.

²¹ Grousset (citant Minorsky et Barthold), pp. 241-242.

²² Ouvrage cité note 1, fol. 11-12, pp. 22 & 23; carte éditée en hors-texte dans Atalay, o.c. (sans commentaire).

²³ Atalay, l. p. 31: mscr. p. 26, comme note 1.

²⁴ On trouvera des références dans l'Index de *P.T.F.* I, pp. 786 b-787 a,b, rubriques: *y-*.

²⁵ Voir Atalay, *Dizin*, et *P.T.F.* I, p. 93, bas (M. Mansuroġlu).

Plus généralement, et quels que soient les mérites certains de W. Barthold, on ne peut aujourd'hui le suivre dans ses théories ethno-linguistiques sur les peuples turcs médiévaux, reposant sur des hypothèses hâtives des années 1920, aujourd'hui bien vieillies. Dans ses «*Douze leçons sur l'histoire de l'Asie centrale*»²⁶, par ailleurs très méritoires, il a accrédité un certain nombre de croyances démenties par plus d'un demi-siècle de progrès de la turcologie: Il croit que les *Türk* proprement dits des VIe-VIIIe siècles «appartenaient au peuple des Oghouz»²⁷, alors que les *Oğuz* étaient leurs sujets souvent révoltés et finalement victorieux en 744. Cette erreur d'appréciation l'amène à ne pas admettre que les *Uygur*, qui ont chassé les *Türk* de Mongolie avant d'en être eux-mêmes évincés par les Kirghiz en 840, puissent être une tribu *oğuz* (en fait, ils sont l'une des neuf tribus, et même la tribu régnante, de la confédération des *Tokuz-Oğuz*).²⁸ Mû par cette conviction, qui était celle de son maître W. Radloff,²⁹ il s'efforce de démontrer, contre les géographes et historiens arabes de l'époque qui identifient les *Uygur* aux «*Toquz-ğuzz*» = *Tokuz-Oğuz*, que cette identification résulte d'une confusion.³⁰

Cette opinion est d'ailleurs incompatible avec les conclusions, non moins erronées, qu'il tirera, dans son article «*Kïpçak*» de l'*Encyclopédie de l'Islam*, de l'observation de Kāšgarī sur les *Kïpçak* et les *Oğuz* que nous avons ici discutée: la croyance que les *Oğuz* avaient un dialecte à *j*-initial, de même que les *Kïpçak*, exclut de les identifier aux *Türk* anciens de Mongolie, dont la langue écrite, bien connue par les inscriptions du VIIIe siècle, a toujours conservé *y*-.

Les historiens doivent se garder de fonder sur des faits linguistiques ponctuels de vastes théories, et les linguistes eux-mêmes de tirer de ces seuls faits des conclusions de portée générale. C'est là une tentation à laquelle n'a pas succombé notre savant ami Edward Tryjarski, à qui nous dédions en affectueux hommage ce bien modeste article.

²⁶ Barthold, pp. 24-26; 40-44.

²⁷ Barthold, p. 25; les inscriptions des *Türk* du VIIIe siècle mentionnent de nombreux combats des *Türk* contre les *Oğuz*!

²⁸ Voir: James Hamilton, *Toquz-Oğuz et On-Uygur*, Journal Asiatique, CCL, 1, Paris 1962; pp. 23-63; ce gros article établit, d'après les sources chinoises, que les *Tokuz-Oğuz* sont les «Neuf-Tribus» fédérées au VIIe s. sous la direction des *Uygur*, tribu gouvernante, divisée elle-même en dix clans (*On Uygur*), dont l'un, celui des *Yağlakar*, exerçait le pouvoir souverain.

Même auteur: *Les Ouïghours à l'époque des Cinq-Dynasties*, Paris, Institut des Hautes Etudes Chinoises, 1^{er} éd. 1955; 2^e éd. De Boccard, Paris 1988 (édition mise à jour).

Même auteur: *Manuscrits Ouïgours du IXe-Xe siècle de Touen-houang*, 2 tomes, Paris 1986; l'Introduction (pp. IX-XXIII) contient un résumé de l'histoire des *Uygur*, avec de nombreuses références; une carte en hors-texte: *La Haute Asie aux environs du Xe siècle* rend de grands services.

²⁹ Barthold, p. 25.

³⁰ Barthold, pp. 40-44. Il ne faut pas oublier que, des travaux cités note 18, seul le premier (traduction turque, 1927) est paru du vivant de l'auteur, qui n'est pas responsable des deux suivants (1935 et 1945), cinq et quinze ans après son décès et qui ne nous renseignent pas sur son point de vue définitif, non plus que ses articles de l'*Encyclopédie de l'Islam*.